dans les caisses de l'État suffiront à subvenir au traitement des employés de l'administration des biens nationalisés; secondement, s'il ne valait pas mieux, dès le principe, ratifier d'un trait de plume toutes les opérations antérieures relatives aux biens nationalisés, que de s'exposer à trouver au bout de la révision un déficit considérable. »

Tout ceci prouve une fois de plus que les gouvernements nouveaux qui ne s'appuient pas sur leurs amis de la veille, sur ceux qui les ont appelés au pouvoir, seront toujours mal servis et, malgré leur bonne volonté, trouveront sans cesse des difficultés interminables pour faire le bien et répondre aux aspirations du pays qu'ils gouvernent.

VII

Formation des guerillas. — Généraux mexicains. — Juarez. — Troupes du Mexique. — Corps auxiliaires. — Bandits. — Atrocités commises par les brigands Mexicains. — M. Jules Favre jugé par la presse mexicaine. — Force d'inertie. — Autorités municipales.

Jusqu'à présent les colonels et les généraux des partis révolutionnaires sont, pour la plupart, des avocats qui, ayant perdu leur fortune au jeu, réunissent huit ou dix chenapans pour aller piller une hacienda. Avec l'argent et les chevaux volés, ils forment une bande composée d'Indiens valides, obligés, sous peine d'être immédiatement fusillés, de suivre la fortune de celui qui les enlève à leurs travaux et à leur famille. Ce chef se donne alors le titre de colonel ou de général, et, par de nouveaux exploits, il augmente sa bande et sa fortune. De la sorte il devient plus général que jamais, et quand il est possesseur d'un ou de plusieurs millions de francs, il cesse ses rapines appelées *pronunciamentos;* il transige avec le gouvernement et devient gouverneur

de province, en attendant le fauteuil présidentiel. Depuis l'empire, quand ils ne tombent pas sous nos balles, ils demandent l'*indulto*, — leur pardon, — reçoivent une haute position dans le gouvernement ou bien achètent une grande propriété et deviennent provisoirement impérialistes ou conservateurs.

Quant aux soldats, ils se dispersent à la première rencontre un peu trop chaude. Ceux qui ont pris goût au métier se réunissent après le combat pour continuer leurs exploits de grands chemins. Si leur chef est pris ou rangé sous la bannière gouvernementale, ils vont augmenter d'autres bandes ou rentrent dans leurs foyers.

On comprend facilement combien, avec un système pareil, les bandes des dissidents doivent paraître et disparaître avec rapidité. Les vaincre et les disperser est chose aisée; pour les anéantir, il en est autrement; il faut prendre des mesures que j'indiquerai plus loin.

La bravoure des officiers est à la hauteur de leur valeur morale. Je fais ici naturellement abstraction de ceux qui sortent de l'école militaire ou qui ont conquis leurs grades à la pointe de leur épée. Le nombre en est très-limité, mais il en existe, et nous les avons vus à l'œuvre depuis le commencement de l'intervention.

Du temps que le colonel Lagarde était directeur de la police à Mexico, il apprit qu'une quarantaine de généraux et de colonels, armés jusqu'aux dents, se réunissaient dans une maison située près de l'Alameda pour conspirer contre le gouvernement. M. Lagarde, accompagné seulement de quatre hommes armés de revolvers, se rendit dans cette maison, ouvrit la porte de force, commanda à ces messieurs de déposer aussitôt leurs armes sur la table et de le suivre à l'ayuntamiento. Tous obéirent sans hésiter. Après les avoir gardés quelques jours en prison et leur avoir fait nettoyer les égouts de Santa-Clara, ils furent réintégrés dans leurs familles comme étant peu dangereux.

Le général Santa-Anna, moins bénévole que la plupart des autres présidents de la république mexicaine, ne plaisantait pas avec ces conspirations qui finissaient toujours par changer le personnel du gouvernement. Quand il prenait les chefs d'une révolte, il les faisait fusiller sans miséricorde; une fois il poussa sa colère jusqu'à commander au général Ampulia, si je ne me trompe, de lui envoyer la tête d'un autre officier du même grade, pris les armes à la main à la suite d'un *pronunciamento*. Le brave général ne sachant comment expédier cette tête, la fit frire dans une marmite, afin qu'elle pût se conserver en route.

Lorsque le général Miramon enleva le président Zuloaga pour se mettre à sa place, ce fut à la sortie d'un bal. Le président fut moins mortifié de la perte de son fauteuil présidentiel que de la tenue dans laquelle il se trouvait.

« Laissez-moi rentrer dans ma maison prendre un vêtement convenable, disait-il à son ravisseur, ne voyez-vous pas que je suis ridicule dans ce costume? »

Pauvre président! il dut se résigner à quitter brusquement sa capitale avec un habit à queue de morue, une cravate blanche et des souliers vernis.

L'école militaire de Chapultepec et les nombreuses révolutions qui ont ensanglanté le Mexique, depuis l'indépendance, ont fait quelques officiers supérieurs distingués, mais la plupart des généraux se sont donné ce titre ou l'ont reçu sans passer par les rangs de la hiérarchie militaire.

« Quand on prend du galon on ne saurait trop en prendre. »

Ortega, avant de se faire général et gouverneur de Zacatecas, était un chevalier d'industrie fort obscur. Il débuta par montrer des singes savants sur les grandes routes. Du temps qu'il exerçait cette noble industrie, il se livra à de si nombreuses soustractions que la justice se vit obligée de l'interner dans une prison. Le futur général rencontra dans son nouveau domicile une multitude de bandits qui le servirent plus tard et l'aidèrent à faire sa fortune. Grâce aux emprunts forcés, aux contributions, aux vols des églises, aux manœuvres d'homme peu difficile sur les moyens de battre monnaie, Ortega est devenu immensément riche. On va vite au Mexique avec de la hardiesse. Doblado, qui n'avait rien à l'avénement de Juarez, ne s'était-il pas ramassé quatre ou cinq millions de piastres, avant de quitter son pays?

Je ne puis faire la biographie de tous les généraux mexicains qui ont escamoté honneur et fortune aux dépens de leur patrie, je dirai seulement que c'était insulter le bon sens de prendre ces hommes au

sérieux et de sacrifier pour eux les amis de l'intervention et de l'empire. C'est pourtant ce qu'on a fait. Tandis que les généraux qui ont combattu le gouvernement actuel ont été l'objet de sa part d'une extrême bienvéillance et en ont reçu les marques les plus inattendues d'une confiance étrange, ceux qui l'ont servi dès le commencement de l'intervention ont été à peu près tous exilés en Europe, sous prétexte de missions.

Je crois devoir dire ici quelques mots de Juarez, qui est le plus entêté et peut-être le moins malhonnête homme de tous les ennemis de l'empire.

On sait que Juarez est Indien; avant de devenir gouverneur de Oaxaca, sa patrie, il avait été domestique chez un avocat qui le fit instruire et lui enseigna le droit. Il devint ensuite premier juge de la cour suprême, et, d'office, vice-président de la république, après la fuite de Commonfort en 1858. Il parvint à la présidence malgré les intrigues de ses compétiteurs. C'est un homme de talent, fin, tenace, mais complétement nul en politique comme en administration. Son courage est égal à ses capacités d'homme d'État. Lorsqu'on se battait aux portes de Mexico pour et contre lui, sous la république, un de mes amis alla lui dire :

« Président, montez donc à cheval et courez à l'Alameda soutenir par votre présence l'esprit de vos soldats.

— Je ne sais pas monter à cheval, répondit flegmatiquement Juarez, étendu sur un canapé, et continuant de fumer le cigare qu'il tenait à la bouche.

— Eh ! bien, montez sur un âne, reprit mon ami, qui ne put retenir son indignation.

— Ce n'est pas la peine, » répliqua le président, après un moment de réflexion sur ce conseil, dont il ne comprit pas la malice.

Aujourd'hui Juarez est un mythe, un drapeau d'opposition ; on se sert de son nom pour entretenir le désordre au Mexique, voler et pressurer les populations, mais il n'a aucune influence. On ne le consulte en rien ; ses partisans se comptent, j'allais dire qu'il n'en a pas. Cela se comprend ; les hommes politiques n'ont jamais rien représenté au Mexique. Les Mexicains aiment ou détestent tel ou tel système, mais ils n'ont pas eu le temps de s'attacher ou de détester tel ou tel homme ; les hommes ne sont pas pour eux la personnification d'un principe, mais l'instrument d'un succès. Ces instruments s'usent vite ; on les prend, on les repousse, on les reprend, puis on les brise ou les délaisse à tout jamais.

Au moment où l'emperenr Maximilien s'occupe d'organiser une armée nationale, je dois ajouter quelques remarques à l'esquisse que j'ai donnée du soldat mexicain et surtout des officiers. Avant la guerre de l'indépendance, l'Espagne n'ayant rien à craindre de ses voisins du Nord, tenait le Mexique désarmé ; quelques régiments envoyés de la métropole suffisaient à la défense du pays contre les dangers extérieurs. Les milices créoles, organisées pour maintenir l'ordre au dedans, n'avaient d'autres devoirs à remplir, au sein d'une paix profonde, qu'à faire le guet et des parades.

A la voix des curés de campagne, à l'appel d'autres hommes influents, les Indiens se soulevèrent et devinrent soldats en 1810. C'étaient des armées irrégulières et tumultueuses, mal disciplinées et qu'on ne retenait pas facilement sous le drapeau en masses compactes. Les soldats allaient faire la semence et la récolte de leurs champs, puis revenaient, si bon leur semblait, pour se disperser encore et se réunir plus tard. Pas un seul vestige d'administration militaire. Les troupes indépendantes s'équipaient et se nourrissaient à l'aventure, de ce qu'elles trouvaient sur leur passage. Dès cette époque les femmes se chargèrent d'accompagner ou de précéder les colonnes, maraudant en route, remplissant au milieu des camps les triples fonctions de pourvoyeuses, de cuisinières et d'infirmières.

Après l'indépendance, le système de l'enrôlement forcé, — la *leva*, — que les chefs avaient plus d'une fois pratiqué pendant le cours de la guerre, devint la ressource principale des gouvernements qui se succédèrent. Quand un général en campagne ou en garnison avait besoin de quelques centaines d'hommes pour remplir les cadres épuisés de ses bataillons, il envoyait une dizaine de vieux soldats, commandés par un sergent, saisir les vagabonds, les désœuvrés, quelquefois les employés ou les ouvriers au sortir de leur maison ou de leur atelier. Ces coups de filet se donnaient ordinairement à la tombée de la nuit, aux carrefours de certaines rues et à la porte des cabarets. Dans les campagnes, l'opération de la *leva* avait quelque chose d'atroce, les hommes qu'on enlevait ainsi à

leur famille, à leurs travaux, se désolaient en songeant à la misère affreuse dans laquelle tomberaient les êtres qui leur étaient chers, pendant leur absence, dont la durée était toujours incertaine. J'ai connu des officiers mexicains chargés de faire la *leva* dans les campagnes, qui pleuraient à la vue de la désolation qu'ils répandaient malgré eux, en accomplissant leur mandat.

Dans les occasions pressantes on attendait les Indiens maraîchers aux barrières et on les conduisait au quartier; quand ils regimbaient, on les malmenait. Les foires fournissaient aux *commissions* d'enrôlement de belles opportunités de recruter des défenseurs pour leur parti. Ces soldats étaient expédiés quelquefois à de longues distances, conduits par une douzaine de vétérans armés de verges et de fusils. Ce système était encore en usage il y a quelques mois.

Quelle merveille que des hommes ainsi pris au trébuchet, surveillés comme des malfaiteurs, devenus soldats à contre-cœur, s'empressassent de déserter à la première occasion et n'aient jamais connu la religion du drapeau! Faits prisonniers ils se laissaient enrégimenter au service de ceux qu'ils avaient combattus la veille, et leur seule préoccupation était de profiter d'une heure de désordre, avant ou après le combat, pour s'enfuir vers leurs villages.

Les seuls bataillons que l'on ait vus rester volontairement sous le drapeau et montrer de la constance pendant les expéditions, sont ceux qui s'étaient levés à l'appel de certains chefs respectés et populaires,

par dévouement à leur personne et à leur cause, ou par haine contre certains villages engagés dans un parti contraire, ou pour défendre tel ou tel intérêt local qu'ils croyaient en danger. Dans ces derniers temps nous avons vu les généraux Mendez et Mejia avoir de bonnes et fidèles troupes qui se battaient avec un courage et une constance dignes d'admiration; ces généraux étant très-aimés de leurs soldats: mais ces cas sont rares.

Si les troupes mexicaines sont mauvaises à bien des points de vue, il y a pourtant de bons éléments militaires dans la population. Il y a dans telle et telle province de l'excellente *chair à canon*, des gens lestes à la marche, sobres, obéissants et qui vont résolûment au feu, quand ils sont bien commandés et bravement conduits. Une fois je me trouvais sur les frontières du Michoacan avec une petite colonne de 400 hommes au plus, chargée de refouler vers le lac de Cuitzeo l'armée de Régules, forte de 2000 hommes, qui menaçait de venir à Valle de Santiago. Arrivé sur la crête d'une montagne, je causais tranquillement avec le commandant de l'avant-garde, composée de cent lanciers mexicains choisis par lui-même. Il faisait une chaleur extrême, et la colonne, fatiguée par une marche forcée de quatre jours et quatre nuits, avait plus de deux kilomètres d'étendue. Tout à coup, le commandant s'écrie: « Enfants, voici les dissidents, — *Muchachos, aqui son los chinacos*, » — puis il descendit en avant au grand galop, suivi par ses lanciers qui me passèrent devant comme une avalanche, sans s'inquiéter si les Français se

massaient pour les soutenir. J'étais ébahi d'une telle témérité. On peut faire de bons soldats avec les Mexicains; les généraux Mendez, Marquez et Mejia l'ont prouvé.

Les gardes rurales, les gardes urbaines, les escadrons irréguliers, qui battent la campagne à tort et à travers, ne sont que de la petite monnaie militaire, dans laquelle il entre malheureusement autant de fer-blanc que de bon métal. Il serait difficile de dire si leurs services sont plus utiles que nuisibles; ce qu'il y a de certain c'est qu'ils coûtent cher aux contribuables et que la somme employée à leur entretien suffirait à la solde d'une armée régulière de 40 000 hommes bien équipés et bien dressés.

L'organisation de forces régulières permettra au gouvernement de désarmer les bourgs, les villages et bon nombre de gens dont les fusils, les carabines, les lances et les sabres ne servent ordinairement qu'aux malfaiteurs et aux guerilleros qui ne manquent pas de s'en emparer quand ils en ont besoin.

Les troupes auxiliaires au service du Mexique méritent que je leur consacre quelques lignes; je parlerai spécialement des Français dans un autre chapitre; les Autrichiens et les Belges feront en ce moment le seul sujet de mes remarques.

La plupart des Belges venus au Mexique croyaient faire uniquement le service de l'Impératrice; quelques officiers espéraient se battre pour avoir de l'avancement. Peu de temps après leur arrivée, ils se plaignirent presque tous qu'ils avaient été trompés dans les promesses qu'on leur avait faites en Belgique. Ce corps, mal organisé, mal équipé, a beaucoup souffert. Il s'est bravement battu, il a été tour à tour vainqueur et vaincu; les combats, les maladies et les désertions l'ont tellement décimé qu'au commencement de 1866 il était devenu à peu près nul. Envoyé à Monterey parce qu'il ne voulait pas obéir au général Mendez, on fut obligé de le licencier en partie.

Un officier en garnison à Monterey m'écrivit à leur sujet une lettre dont voici un passage : « Les Belges, à propos de leur solde, mise au taux de celle de la légion française, se sont mis à crier : « Vive Escobedo! vive les chinacos! » Le lendemain le trésorier du régiment a disparu avec la caisse et trente hommes; ils forment aujourd'hui une bande aux ordres d'Escobedo. Les gardes habillés de cuir, dont vous admiriez la tournure, désertent par deux et six à la fois. Je tâcherai de partir le dernier pour voir les Belges refuser d'obéir aux Autrichiens, ceux-ci aux Français, ceux-là aux Mexicains. Vingt cas se sont déjà présentés, tout récemment; le commandant des lanciers de la garde mexicaine à Monterey a refusé d'obéir aux ordres du commandant français; le colonel de Tucey a essuyé le même refus de la part du commandant belge. »

On avait dernièrement l'intention de fondre ce corps dans l'armée nationale. Quant aux Autrichiens, ils n'ont pas répondu à ce qu'on attendait d'eux. Les journaux ont célébré leurs triomphes, mais ils n'ont pas parlé de leurs revers. Les Mexicains les craignent encore moins que les Belges et les ont battus dans maintes circonstances favorables aux Autrichiens.

On m'a dit que la faute en était aux officiers, je ne sais si c'est vrai.

A cause de leur arrogance et de leur brutalité, les Autrichiens sont détestés au Mexique comme ils l'étaient en Italie; non-seulement ils ne deviendront pas populaires comme le sont les Français, mais encore on ne les subira jamais qu'à contre-cœur. On les fondra sans doute aussi dans les régiments mexicains pour former les cadres et propager l'instruction et la discipline militaires.

Malgré les précautions prises par le gouvernement et le maréchal Bazaine pour éviter des conflits entre les troupes française, mexicaine, autrichienne et belge, de temps à autre il s'élève des rivalités et des mécontentements.

Lorsque les Autrichiens arrivèrent à Mexico, l'empereur et l'impératrice allèrent au-devant d'eux, comme ils étaient allés au-devant du premier détachement belge. Le surlendemain les officiers français leur donnèrent un punch *forcé* de 4000 fr. Je dis forcé, parce que lors de l'arrivée des Belges, les Français furent priés, au nom de l'union qui devait régner entre tous ceux qui servaient la même cause, d'offrir un punch aux officiers belges. Les Français s'exécutèrent de bonne grâce et chacun donna trente-huit francs pour souhaiter la bienvenue à nos voisins, dont le langage faisait presque des compatriotes. Le lendemain Leurs Majestés donnèrent une soirée au palais en l'honneur des Belges. Les officiers français se trouvèrent insuffisamment représentés à cette soirée; leur punch ne leur fut pas rendu;

ils ne s'en plaignirent pas, sachant que les nouveaux arrivés avaient une bourse médiocrement fournie; mais quand vinrent les Autrichiens, ils se prêtèrent de mauvaise grâce aux convenances de la fraternité. Eux seuls les pratiquaient, disaient-ils, et le gouvernement mexicain n'avait pas l'air de leur en savoir gré.

Plus tard, lorsque notre armée revint victorieuse du siége de Oaxaca, ville mieux fortifiée et plus difficile à prendre que Puebla, personne n'alla au-devant de nos troupes; il n'y eut aucune réjouissance, même officielle, à Mexico. Le maréchal Bazaine, par modestie, voulut rentrer incognito dans la capitale, mais la prise de Oaxaca était un fait d'armes si beau, si glorieux pour lui, pour nos armes, que le gouvernement aurait dû le fêter. En citant ces faits je n'entends pas faire de la critique, je constate uniquement la nécessité qu'il y avait de créer une armée nationale, afin d'éviter les froissements inévitables de quatre drapeaux en contact dans le même pays.

L'organisation de cette armée se poursuivait dernièrement avec activité. On aurait dû s'y prendre deux ans plus tôt, lorsque le trésor mexicain n'était pas encore aussi vide qu'il l'est aujourd'hui, lorsque l'empereur avait encore son prestige; maintenant je crois qu'il est trop tard, et qu'on arrivera difficilement à faire face aux exigences des nouvelles complications suscitées par le départ de nos troupes et l'attitude des États-Unis.

Cette organisation, pour avoir des résultats sérieux, ne pouvait être confiée qu'aux Français, et, je dois